

Comme Chartrand

Renaud Poirier Saint-Pierre et Philippe Ethier, *De l'école à la rue : dans les coulisses de la grève étudiante*, Écosociété, 2013, 224 p.

Maude Bonenfant, Anthony Glinoe et Martine-Emmanuelle Lapointe, *Le printemps québécois : une anthologie*, Écosociété, 2013, 360 p.

Jonathan Livernois

Numéro 301, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2013). Compte rendu de [Comme Chartrand / Renaud Poirier Saint-Pierre et Philippe Ethier, *De l'école à la rue : dans les coulisses de la grève étudiante*, Écosociété, 2013, 224 p. / Maude Bonenfant, Anthony Glinoe et Martine-Emmanuelle Lapointe, *Le printemps québécois : une anthologie*, Écosociété, 2013, 360 p.] *Liberté*, (301), 49–50.

Comme Chartrand

Le présent ne dure pas longtemps. Deux essais sur le printemps étudiant font effort de mémoire tout en évitant les dangers de la commémoration.

JONATHAN LIVERNOIS

À DANIELLE

IL FAUDRAIT ÊTRE de mauvaise foi pour dire du mal de ces deux livres consacrés au printemps 2012. Ce n'est pas mon cas : je suis un carré rouge *full patch*. Cela dit, on pourrait trouver, devant toutes les publications consacrées aux «événements», que ça s'étire un peu. D'autant plus qu'elles sont inégales et témoignent parfois d'un certain opportunisme. Entre la vingt-quatrième reprise d'un vers de Gaston Miron (moi aussi, j'arrive à ce qui commence) et la centième blague sur la sangria d'Outremont, la mémoire collective surchauffe. Pourtant, ces deux livres, parus aux Éditions Écosociété, se démarquent. Ils sortent du ronron des ouvrages platement laudateurs tendant vers le moralisme rouge bonbon : ils nous présentent les tactiques des Clausewitz à noms composés de la CLASSE et une «archive» des événements, magnifiquement illustrée, digne d'un livre-souvenir pour les croulants que nous serons avant longtemps. Pour ceux qui ont une table à café, ça fait déjà très propre et un brin subversif.

De l'école à la rue. Il ne faut pas se laisser refroidir par le titre, qui pourrait être celui d'un vieux documentaire de Radio-Québec. L'essai de Renaud Poirier Saint-Pierre, attaché de presse de la CLASSE, et de Philippe Ethier, membre du conseil exécutif de la même organisation, constitue, comme le dit le préfacier Simon Tremblay-Pépin de l'IRIS, une «mémoire tactique». Un «véritable livre de *realpolitik*», diront les auteurs lucides. En effet, on est plein de rêves, à la CLASSE, mais on ne fait pas juste s'asseoir au local de l'asso en espérant que le feu prenne. On a aussi le droit d'être ratoureux à gauche. Quelles ont été les stratégies de la CLASSE, bien avant la grève commencée le 7 février 2012

au collège de Valleyfield, cette ville de textile, symbolique, qui rappelle les luttes de Madeleine Parent? Comment réussit-on une escalade des moyens de pression? Pourquoi la structure de l'organisation donne-t-elle l'impression d'être plus compliquée que l'organigramme du Parti communiste yougoslave? Pourquoi la démocratie directe est-elle une bonne chose? Qu'est-ce qui différencie ce mouvement de la FEUQ et de la FECQ, pris au piège, selon les deux auteurs, d'une stratégie «concertationniste» qui a échoué depuis les années 1980? Comment mobiliser une jeunesse qu'on disait amorphe, en proie aux affres de la dérégulation engendrée par les réseaux sociaux? Pourquoi, Gabriel Nadeau-Dubois, n'as-tu pas dénoncé la violence, hein? Hein? Toutes les réponses, et beaucoup plus. Il y a même des tableaux, des graphiques, des définitions. Par moments, et je le dis sans méchanceté, on dirait presque un *power point* préparé pour le cours *Comment affronter le Moloch libéral et tenir bon pendant des mois et des mois*. D'ailleurs, les deux auteurs le disent dans leur conclusion :

Nous avons [...] tenté de conjuguer la pratique et l'analyse, tout en permettant au lecteur de réfléchir sur les mouvements sociaux, mais aussi de passer à l'action à l'aide de ce livre. Ainsi, sans être un petit manuel du militantisme, il peut être utilisé comme un outil pratique pour le militant.

Ça permet aussi de rappeler aux lecteurs que, sans la CLASSE, la grève n'aurait pas été grand-chose. Sans ce printemps «érable» (j'haïs cette épithète, qui me donne le goût des oreilles de crise plutôt que celui de la contestation), le député de Laval-des-Rapides n'aurait pas vingt-deux ans et l'animateur de LCN, anciennement de l'hebdomadaire *Voir*, aurait peut-être demandé à Line Beauchamp d'être sa collaboratrice. Ça aussi, je le dis sans méchanceté.

On devine tôt que l'ouvrage de Bonenfant, Glinoyer et Lapointe est progréve : il est en forme de carré rouge. Aucune méprise possible. Le livre s'ouvre sur une longue préface de Georges Leroux : inspiré par Derrida, le professeur de philosophie résume le printemps 2012 comme un «engagement sans limites envers la vérité». Les auteurs de l'anthologie auront voulu rendre compte de cet engagement en s'attachant surtout à la dimension culturelle de la grève : égrenant les mois du printemps et de l'été, ils présentent un nombre impressionnant d'initiatives culturelles, comme Fermaille et l'École de la montagne rouge; des lettres aux journaux rédigées par des professeurs et des étudiants engagés; une chronologie détaillée des événements. Et beaucoup plus. Cette «archive» est mise en valeur par des images magnifiques et un montage impeccable. On y découvre même des événements qui nous sont passés sous le nez. Le tout se conclut par une postface des Zapartistes, consacrée aux corneilles du cynisme. Franchement, si on devait retenir un seul livre pour comprendre la grève étudiante, ce serait celui-ci. C'est l'outil nécessaire pour décoder tous ces signes et ces mots

Renaud Poirier Saint-Pierre et Philippe Ethier, *De l'école à la rue : dans les coulisses de la grève étudiante*, Écosociété, 2013, 224 p.

Maude Bonenfant, Anthony Glinoyer et Martine-Emmanuelle Lapointe, *Le printemps québécois : une anthologie*, Écosociété, 2013, 360 p.

qui, fatalement, souffriront d'un déficit de sens s'accroissant avec les années.

D'ailleurs, c'est une chose étonnante que je constate à la lecture de ces deux ouvrages : le présent, ce n'est pas long, chez nous. L'éditrice de l'anthologie du printemps québécois écrit ceci au début de l'ouvrage : « Nous souhaitons que cette anthologie, par la mémoire collective qu'elle constitue, témoigne de cette possibilité surgie du Printemps et nous permette de retrouver cet élan insufflé par les étudiant.e.s. » Comment expliquer que cet emballement, si puissant, se soit essouffé si vite ? Qu'on souffre, désormais, du syndrome de Lévesque : espérer une prochaine fois, sans relâche ? En feuilletant *Le printemps québécois : une anthologie*,

en voyant toutes ces photos, j'ai eu peine à croire que cela s'était passé l'année dernière. La nostalgie nous accable trop vite et la commémoration étouffe un feu déjà trop faible. Déjà, parler d'archives pour un événement qui s'est déroulé il y a un an... Cela me rappelle cette impression étrange que j'ai ressentie il y a quelques années, en compulsant des journaux de 1848 traitant des rébellions de 1837 et 1838 (mes loisirs sont ce qu'ils sont) : j'avais l'impression, à lire tous ces débats sur les tenants et aboutissants des rébellions, sur le danger de leur « retour », que les événements s'étaient passés non pas dix, mais cinquante ans auparavant, comme si le temps avait augmenté sa cadence pour que les Canadiens français d'alors puissent enfin se réfugier dans l'oubli ou dans la commémoration. Parfois, ces deux postures finissent même par se confondre. On souhaite que le magnifique livre de Bonenfant, Glinoe et Lapointe ne soit pas l'agent d'un tel amalgame, généralement mortifère pour la lutte à finir. *Return to normalcy*, disent les Américains après la Première Guerre mondiale. Retour à notre état neutre, diront les cyniques ou les corneilles de la postface des Zapatistes.

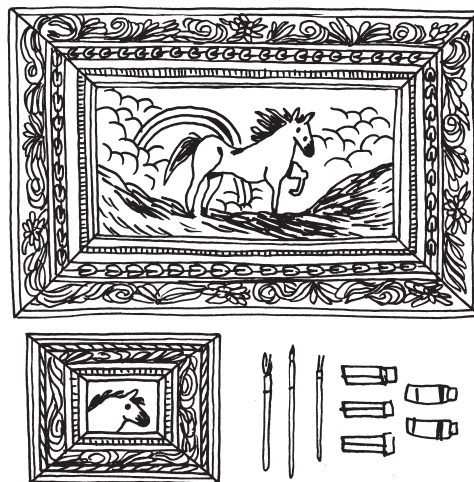
De l'école à la rue montre aussi, à sa manière, que l'on ne peut coller longtemps au présent. Les tacticiens de vingt ans plongent dans une sorte d'esthétique contestataire *vin-tage* : devant une volonté d'élargir la lutte au « peuple », un stratège, rapportent les deux auteurs, propose de « faire du Chartrand » ; ils fondent leur espoir sur un extrait de discours de Pierre Bourgault qui remonte à 1971 ; ils placent en exergue de leur conclusion une citation de Salvador Allende (« L'histoire est à nous, c'est le Peuple qui la fait ») ; ils citent Michel Chartrand à propos de la démocratie (« Notre semblant de démocratie est certainement plein de merde, mais c'est avec de la merde qu'on peut faire pousser des fleurs ! »). Aussi, dès le départ, Poirier Saint-Pierre et Ethier prennent soin de donner un cadre théorique à leur combat, venu peut-être après coup. Ils nous font la surprise de reprendre les idées d'Antonio Gramsci, filtrées par le livre classique de Jean-Marc Piotte, *La pensée politique de Gramsci*, d'abord paru aux Éditions Parti pris en 1970, puis réédité quarante ans plus tard chez Lux. Je n'ai rien contre les communistes italiens,

mais ça a bien quelque chose de suranné. Que signifie cette grande boucle vers les années 1970 ? On peut être heureux que les jeunes de vingt ans aient de la mémoire, mais se peut-il qu'ils perdent un peu de leur originalité en donnant

l'impression de jouer dans un remake de *Vingt-quatre heures ou plus* ? Cela me rappelle ces deux images superposées sur une pancarte, lors d'une manifestation du printemps dernier : René Lévesque et Che Guevara, se fondant et se perdant l'un dans l'autre. Cherchant à lier leurs luttes respectives, le manifestant s'éloignait non seulement du révolutionnaire, mais aussi du premier ministre de qui on exige l'impossible, ces derniers temps : qu'il revienne soutenir toutes les bonnes causes, vingt-cinq après sa mort.

Si je souhaite, comme plusieurs, que la commémoration du printemps 2012 ne mène pas à l'anesthésie générale, je ne souhaite pas non plus que notre présent disparaisse sans cesse derrière la nostalgie des années 1970. Nos références, il faut les inventer. Aussi y a-t-il un danger de se convaincre, à la lecture de ces deux excellents ouvrages, que, si la tempête parfaite a pu survenir il y a un an, elle pourra toujours revenir. Il suffira de souffler sur les braises. La mémoire combative d'hier, nécessaire, risque de cacher la mémoire d'avant-hier : celle de l'apathie, qui est aussi la nôtre. Il ne faut pas l'oublier. Comme l'écrivait l'historien Marc Bloch à la suite de la débâcle française de 1940 : « Le proche passé est, pour l'homme moyen, un commode écran ; il lui cache les lointains de l'histoire et leurs tragiques possibilités de renouvellement. » Et Dieu sait qu'on aime ça, au Québec, remettre sans cesse son ouvrage sur le métier. Il faut dire que la laine ne manque pas. **L**

C'est une chose étonnante que je constate à la lecture de ces deux ouvrages : le présent, ce n'est pas long, chez nous.



On dit que plusieurs personnes n'ont pas de hobby et qu'elles vivent très bien sans.